

Thèses sur la communauté terrible

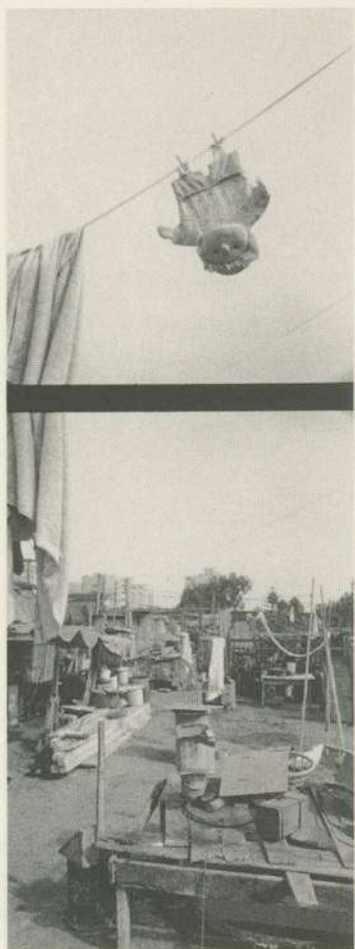
«Il y a là quelque chose de la pauvre et brève enfance, quelque chose du bonheur perdu qui ne se retrouve pas, mais quelque chose de la vie active d'aujourd'hui aussi, de son petit enjouement incompréhensible et toujours là pourtant, et qu'on ne saurait tuer.»

Franz Kafka

«... jette des roses dans l'abîme et dis : "Voici mon remerciement pour le *monstre* qui n'a pas réussi à m'avaler !"»

Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes*

I GENÈSE ou histoire d'une histoire



I «CE QUI POUR UN TEMPS AVAIT ÉTÉ COMPRIS, POUR UN TEMPS A ÉTÉ OUBLIÉ. Au point que personne ne s'aperçoit plus que l'histoire est sans époque. De fait, il ne se passe rien. Il n'y a plus d'événement. Il n'y a que des nouvelles. Regarder les personnages au sommet des empires. Et renverser le mot de Spinoza. Rien à comprendre. Seulement à rire et à pleurer.» (Mario Tronti, *La politique au crépuscule*)

I BIS. Fini, le temps des héros. Disparu, l'espace épique du récit que l'on aime à dire et que l'on aime à entendre, qui nous parle de ce que nous pourrions être mais ne sommes pas.

L'irréparable est désormais notre être-*ainsi*, notre être-*personne*. Notre être-Bloom.

Et c'est de l'irréparable qu'il faut partir, maintenant que le nihilisme le plus féroce sévit dans les rangs mêmes des dominants.

Il faut partir, parce que «Personne» est l'autre nom d'Ulysse, et qu'il ne doit importer à personne de rejoindre Ithaque, ou de faire naufrage.

2 IL N'EST PLUS TEMPS de rêver à ce que l'on sera, à ce que l'on fera, maintenant que nous pouvons *tout* être, que nous pouvons *tout* faire, maintenant que toute notre puissance nous est laissée, avec la certitude que l'oubli de la joie nous empêchera de la déployer.

C'est ici qu'il faut se déprendre, ou se laisser mourir. L'homme est bien quelque chose qui doit être dépassé, mais pour cela il doit d'abord être écouté en ce qu'il a de plus exposé et de plus rare, pour que son *reste* ne se perde pas au passage. Le Bloom, dérisoire résidu d'un monde qui n'arrête pas de le trahir et de l'exiler, demande à partir en armes; il demande l'*exode*.

Mais le plus souvent celui qui part ne retrouve pas les siens, et son exode redevient exil.

2 BIS. Du fond de cet exil viennent toutes les voix, et dans cet exil toutes les voix se perdent. L'Autre ne nous accueille pas; il nous renvoie à l'Autre en nous. Nous abandonnons ce monde en ruine sans regrets et sans peine, pressés par quelque vague sentiment de hâte. Nous l'abandonnons comme les rats abandonnent le navire, mais sans forcément savoir s'il est amarré à

quai. Rien de « noble » dans cette fuite, rien de grand qui puisse nous lier les uns aux autres. Finalement, nous restons seuls avec nous-mêmes, car nous n'avons pas décidé de combattre mais de nous conserver. Et cela n'est pas encore une action, seulement une *réaction*.

3 UNE FOULE D'HOMMES qui fuient est une foule d'hommes seuls.

4 NE PAS SE RENCONTRER est impossible; les destins ont leur clinamen. Même au seuil de la mort, même dans l'absence à nous-mêmes, les autres ne cessent de se heurter à nous sur le terrain liminaire de la fuite.

Nous et les autres : nous nous séparons par dégoût, mais nous ne parvenons pas à nous réunir par élection. Et pourtant, on se retrouve unis. Unis et hors de l'amour, à découvert et sans protection réciproque. C'est ainsi que nous étions avant la fuite, c'est ainsi que nous avons toujours été.

5 NOUS NE VOULIONS pas seulement fuir, même si nous avons bien quitté ce monde parce qu'il nous paraissait intolérable. Nulle lâcheté ici : nous sommes partis en armes. Ce que nous voulions, c'était ne plus lutter *contre* quelqu'un, mais *avec* quelqu'un. Et maintenant que nous ne sommes plus seuls, nous ferons taire cette voix au dedans, nous serons des compagnons pour quelqu'un, nous ne serons plus *les indésirables*.

Il faudra se forcer, il faudra se taire, car si personne n'a voulu de nous jusqu'ici, maintenant les choses ont changé. Ne plus poser de questions, apprendre le silence, apprendre à apprendre. *Car la liberté est une forme de discipline.*

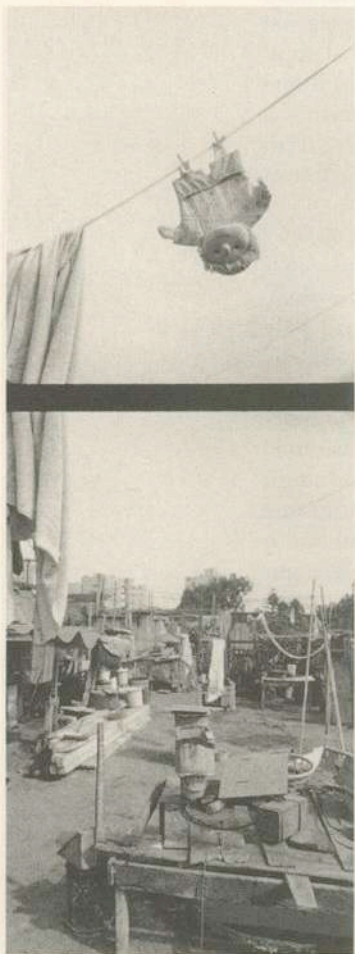
6 LA PAROLE S'AVANCE, prudente, elle remplit les espaces entre les solitudes singulières, elle gonfle les agrégats humains en groupes, les pousse ensemble contre le vent, l'effort les réunit. C'est presque un exode. Presque. Mais aucun pacte ne les tient ensemble, sauf la spontanéité des sourires, la cruauté inévitable, les accidents de la passion.

7 CE PASSAGE, semblable à celui des oiseaux migrateurs, au murmure des douleurs errantes, donne peu à peu forme aux communautés terribles.



2 EFFECTIVITÉ

de pourquoi la schizophrénie est plus qu'une maladie et de comment, tout en rêvant d'extase, on en arrive à l'endoflicage.



I «ON NOUS DIT : quand même, le schizophrène a un père et une mère? Nous avons le regret de dire non, il n'en a pas comme tel. Il a seulement un désert et des tribus qui y habitent, un corps plein et des multiplicités qui s'y accrochent.»

Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Mille Plateaux*

I BIS. La communauté terrible est la seule forme de communauté compatible avec ce monde, avec le Bloom. Toutes les autres communautés sont imaginaires, non pas *vraiment* impossibles, mais possibles seulement par moments, et en tout cas jamais dans la plénitude de leur actualisation. Elles émergent dans les luttes, elles sont alors des hétérotopies, des zones d'opacité absentes de toute cartographie, perpétuellement en instance de constitution et perpétuellement en voie de disparition.

2 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE n'est pas seulement possible; elle est *déjà réelle*, elle est toujours-déjà *en acte*. C'est la communauté *de ceux qui restent*. Elle n'est jamais *en puissance*, n'a ni devenir ni futur, ni fins véritablement externes à soi ni désir de devenir autre, seulement de *persister*. C'est la communauté de la trahison, puisqu'elle va contre son propre devenir; elle se trahit sans se transformer ni transformer le monde autour d'elle.

2 BIS. La communauté terrible est la communauté des Bloom, car en son sein toute désubjectivation est malvenue. D'ailleurs, pour y rentrer il a d'abord fallu se mettre entre parenthèses.

3 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE n'*ek-siste* pas, sinon dans les dissensions qui par moments la traversent. Le reste du temps, la communauté terrible *est*, éternellement.

4 MALGRÉ CELA, la communauté terrible est la seule que l'on rencontre puisque le monde en tant que lieu physique du commun et du partage a disparu et qu'il ne reste de lui qu'un quadrillage impérial à sillonner. Le mensonge de l'«homme» lui-même ne trouve plus de menteurs en qui s'affirmer.

Les non-hommes, les non-plus-hommes, les Bloom, ne parviennent plus *penser*, comme cela a pu se faire jadis, car la pensée était un mouvement au sein du temps et celui-ci a changé de consistance. En outre, les Bloom ont renoncé à rêver, ils habitent des distopies aménagées, des lieux sans lieu, les interstices sans dimension de l'utopie marchande. Ils sont plans et unidimensionnels car, ne se reconnaissant nulle part, ni en eux-mêmes ni dans les autres, ils ne reconnaissent ni leur passé ni leur futur. Jour après jour, leur résignation efface le présent. Les non-plus-hommes peuplent la crise de la présence.

5 LE TEMPS de la communauté terrible est spiraloïde et de consistance vaseuse. C'est un temps impénétrable où la forme-projet et la forme-habitude pèsent sur les vies en les laissant sans épaisseur. On peut le définir comme le temps de la liberté ingénue, où tout le monde fait ce qu'il veut, puisque c'est un temps qui ne permet pas de vouloir autre chose que ce qui est déjà là.

On peut dire que c'est le temps de la dépression clinique, ou bien le temps de l'exil et de la prison. C'est une attente sans fin, une étendue uniforme de discontinuités sans ordre.

6 LE CONCEPT D'ORDRE, dans la communauté terrible, a été aboli à l'avantage de l'effectivité du rapport de force et le concept de forme au profit de la pratique de la formalisation, qui, n'ayant pas de prise sur les contenus auxquels elle s'applique, est éternellement réversible. Autour de faux rituels, de fausses échéances (manifs, vacances, fins de mission, assemblées diverses, réunions plus ou moins festives), la communauté se coagule et se formalise sans jamais *prendre forme*. Car la forme, étant sensible et corrompible, expose au devenir.

6 BIS. Au sein de la communauté terrible l'informalité est le médium le plus approprié à la construction inavouée de hiérarchies impitoyables.

7 LA RÉVERSIBILITÉ est le signe sous lequel se place tout événement qui *a lieu* dans la communauté terrible.

Mais c'est cette réversibilité elle-même, avec son cortège de craintes et d'insatisfactions, qui est irréversible.

8 LE TEMPS DE LA RÉVERSIBILITÉ infinie est un temps illisible, non-humain. C'est le temps des choses, de la lune, des animaux, des marées, non pas des hommes, et encore moins des non-plus-hommes, puisque ces derniers ne savent plus se penser, tandis que les autres y arrivaient encore.

Le temps de la réversibilité n'est que le temps de ce qui est inconnaissable à soi-même.

9 POURQUOI LES HOMMES n'abandonnent-ils pas la communauté terrible? se demandera-t-on. On pourrait répondre que c'est parce que le monde non-plus-monde est encore plus inhabitable qu'elle; mais on tomberait dans le piège des apparences, dans une vérité superficielle, car le monde est tissé de la même inexistence agitée que la communauté terrible; il y a entre eux une continuité cachée qui pour les habitants du monde et pour ceux de la communauté terrible demeure indéchiffrable.



- IO CE QUI DOIT plutôt être remarqué, c'est que le monde tire son existence minimale, qui nous permet d'en déchiffrer l'inexistence substantielle, de l'existence *néga-tive* de la communauté terrible (pour marginale qu'elle puisse être), et non pas, comme on pourrait le croire, le contraire.
- II L'EXISTENCE NÉGATIVE de la communauté terrible est en dernier ressort une existence contre-révolutionnaire, puisque devant la subsistance résiduelle du monde celle-ci se contente de prétendre à une plus grande plénitude.
- I2 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE est terrible parce qu'elle s'autolimité tout en ne reposant en aucune forme, parce qu'elle ne connaît pas d'extase. Elle raisonne avec les mêmes catégories morales que le monde-non-plus-monde, les raisons de le faire en moins. Elle connaît les droits et les injustices, mais elle les codifie toujours sur la base de la cohérence manquée du monde qu'elle conteste. Elle critique la violation d'un *droit*, la met en lumière, la porte à l'attention. Mais qui a établi (et violé) ce droit? Le monde auquel elle refuse d'appartenir. Et à quelle attention destine-t-elle son discours? À l'attention du monde qu'elle nie. Que désire donc la communauté terrible? *L'amélioration de l'état de choses existant*. Et que désire le monde? *La même chose*.
- I3 LA DÉMOCRATIE est le milieu de culture de toute communauté terrible. Le monde-non-plus-monde est le monde où le litige originaire et fondateur du politique s'efface à l'avantage d'une vision gestionnaire de la vie et du vivant, le biopouvoir. En ce sens, la communauté terrible est une communauté biopolitique car elle aussi fonde son unanimité massive et quasi militaire sur le refoulement du litige fondateur du politique, le litige entre formes-de-vie. La communauté terrible ne peut pas permettre en son sein l'existence d'un *bios*, d'une vie non conforme menée librement, mais seulement d'une survie *dans* ses rangs. Aussi bien, la continuité cachée entre le tissu biopolitique de la démocratie et les communautés terribles tient au fait que le litige y est aboli par l'imposition d'une unanimité à la fois inégalement partagée et violemment enfermée dans une collectivité censée rendre possible la liberté. Il arrivera donc, paradoxalement, que les rangs de la démocratie biopolitique soient plus confortables que ceux de la communauté terrible, l'espace de jeu, la liberté des sujets et les contraintes imposées par la forme-politique se trouvant être, dans un régime de vérité biopolitique, inversement proportionnels.
- I4 PLUS UN RÉGIME de vérité biopolitique se prétendra ouvert à la liberté, plus celui-ci sera policier, et plus, en déléguant à la police la tâche de réprimer les insubordinations, il laissera ses sujets dans un état d'inconscience relative, de quasi-enfance. Par contre, dans un régime de vérité biopolitique où l'on prétend *réaliser* la liberté tout en ne mettant pas en discussion sa forme, ON exigera de ceux qui y participent d'introjecter la police dans leur *bios*, avec le puissant prétexte qu'*il n'y a pas le choix*.
- Choisir la pseudo-liberté individuelle octroyée par les démocraties biopolitiques – que ce soit par nécessité, par jeu ou par soif de jouissance – équivaut pour quelqu'un qui a fait partie d'une communauté terrible à une dégradation éthique *réelle*, car la liberté des démocraties biopolitiques n'est jamais que la liberté d'acheter et de se vendre.
- I5 DE MÊME, du point de vue des démocraties biopolitiques unifiées en Empire, ceux qui se rangent du côté des communautés terribles passent d'un régime politique d'échange marchand (de gestion) à un régime politique militaire (de répression). En agitant le spectre de la violence policière, les démocraties biopolitiques parviennent à militariser les communautés terribles, à rendre la discipline en leur sein encore plus dure qu'ailleurs; et cela afin de produire un crescendo en spirale censé rendre enfin préférable la marchandise à la lutte, la liberté de circuler, si chaudement recommandée par la police et la propagande marchande – «Circulez, y'a rien à voir!» –, à la liberté de voir *autre chose*, l'émeute, par exemple.

Pour ceux qui acceptent de troquer la liberté la plus haute, celle de lutter, pour la liberté la plus réifiée, celle d'acheter, les démocraties politiques aménagent depuis vingt ans de confortables places d'entrepreneurs biopolitiques forcément branchés – que seraient-ils, n'est-ce pas, sans leurs réseaux? Jusqu'à ce que les *fight clubs* prolifèrent universellement, start-up, boîtes de pub, bars branchés et cars de flics ne cesseront de pulluler selon une croissance exponentielle. Et les communautés terribles seront le modèle de ce nouveau tournant de l'évolution marchande.

16 COMMUNAUTÉS TERRIBLES et démocraties biopolitiques peuvent coexister dans un rapport vampirique puisque les deux se vivent comme des mondes-non-plus-mondes soit comme des mondes sans dehors. Leur être-sans-dehors n'est pas une conviction terroriste agitée pour garantir la fidélité des sujets qui ont part à la démocratie biopolitique ou à la communauté terrible, mais c'est une réalité dans la mesure où il s'agit de deux formations humaines qui se recoupent *quasi-entièrement*.

Il n'y a pas de participation consciente à la démocratie biopolitique sans participation inconsciente à une communauté terrible, et vice-versa. Car la communauté terrible n'est pas que la communauté de la contestation sociale ou politique, la communauté militante, mais tendanciellement tout ce qui cherche à exister en tant que communauté au sein de la démocratie biopolitique (l'entreprise, la famille, l'association, le groupe d'amis, la bande d'adolescents, etc.). Et cela dans la mesure où tout partage *sans fin* – au double sens du terme – est une menace *effective* pour la démocratie biopolitique, qui se fonde sur une séparation telle que ses sujets ne sont même plus des individus mais seulement des dividuals partagés entre deux participations nécessaires quoique contradictoires, entre leur communauté terrible et la démocratie biopolitique. Aussi bien, l'une de ces deux participations doit inévitablement être vécue comme clandestine, indigne, incohérente.

La guerre civile, expulsée de la publicité, s'est réfugiée à l'intérieur des dividuals. La ligne de front qui ne passe plus au beau milieu de la société passe désormais au beau milieu du Bloom. Le capitalisme *exige* la schizophrénie.

17 LE PARTI IMAGINAIRE est la forme que prend cette schizophrénie quand elle devient offensive. On est dans le Parti Imaginaire non pas quand on n'est ni dans une communauté terrible ni dans la démocratie biopolitique, mais quand on agit pour les détruire toutes deux.

18 CE QUI S'EFFRITE s'effrite mais ne peut être détruit. Pourtant la vie parmi les décombres est non seulement possible, mais effectivement présente. L'intelligence supérieure du monde *est* dans la communauté terrible. Le salut du monde en tant que monde, en tant que persistant dans son état de décomposition relative, résiderait donc dans l'adversaire qui a juré de le détruire. Mais cet adversaire, comment pourrait-il le détruire sinon au prix de sa propre disparition en tant qu'adversaire? Il pourrait, nous dit-on, se constituer positivement, se fonder, se donner des lois propres. Mais la communauté terrible n'a pas de vie *autonome*, ne trouve nulle part d'accès au devenir. Elle est juste la dernière ruse d'un monde en désagrégation pour se survivre encore un peu.

2 EFFECTIVITÉ

*de pourquoi la
schizophrénie
est plus qu'une maladie
et de comment, tout en
rêvant d'extase, on en arrive
à l'endoflicage.*

3 AFFECTIVITÉ

de pourquoi l'on désire souvent ce qui fait notre malheur (tant et si bien qu'on en vient à regretter la belle époque des mariages arrangés)

et de pourquoi les femmes ne disent pas ce qu'elles pensent.

On y parle aussi de l'insuffisance des bonnes intentions.

Attention ! Chapitre à lecture dangereuse car tout le monde est mis en cause.



JOCASTE Qu'est-ce que l'exil? De quoi souffre l'exilé?

POLYNICE Du pire des maux : ne pas avoir le droit à la *parrhèsia*.

JOCASTE C'est une condition d'esclave, de ne pas dire ce que l'on pense.

POLYNICE Et de devoir se plier à la bêtise de qui commande...

JOCASTE Eh oui, c'est cela : faire le stupide avec les stupides.

POLYNICE Pour l'intérêt, on force son tempérament.

Euripide, *Les Phéniciennes*

I LA PARRHÈSIA est l'usage *dangereux*, affectuel du discours, l'acte de vérité qui met en question les rapports de pouvoir tels qu'ils sont *hic et nunc* dans l'amitié, dans la politique, dans l'amour. Le parrhésiastès n'est pas celui qui dit la vérité la plus douloureuse pour briser les liens qui unissent les autres et qui se fondent sur le refus d'accepter cette vérité comme inéluctable. Celui qui fait usage de la parrhèsia se met en danger d'abord lui-même par un geste d'exposition de soi *dans* les maillons relationnels. La parrhèsia c'est l'acte de vérité *qui fuit le point de vue de surplomb*.

Là où la parrhèsia n'est pas possible, les êtres sont en exil, ils agissent comme des esclaves. Même si la communauté terrible est pour ses habitants comme une cathédrale dans le désert, c'est en son sein que l'on endure l'exil le plus amer. Car en tant que machine de guerre omnilatérale qui doit garder avec l'extérieur un équilibre vital de nature homéostatique, la communauté terrible ne peut pas tolérer la circulation dans ses rangs de discours dangereux pour elle-même. Pour se perpétuer, la communauté terrible a besoin de reléguer le danger à l'extérieur : ce sera l'Étranger, la Concurrence, l'Ennemi, les flics. Ainsi la communauté terrible applique-t-elle en son sein la plus stricte police des discours, devenant à elle-même sa propre censure.

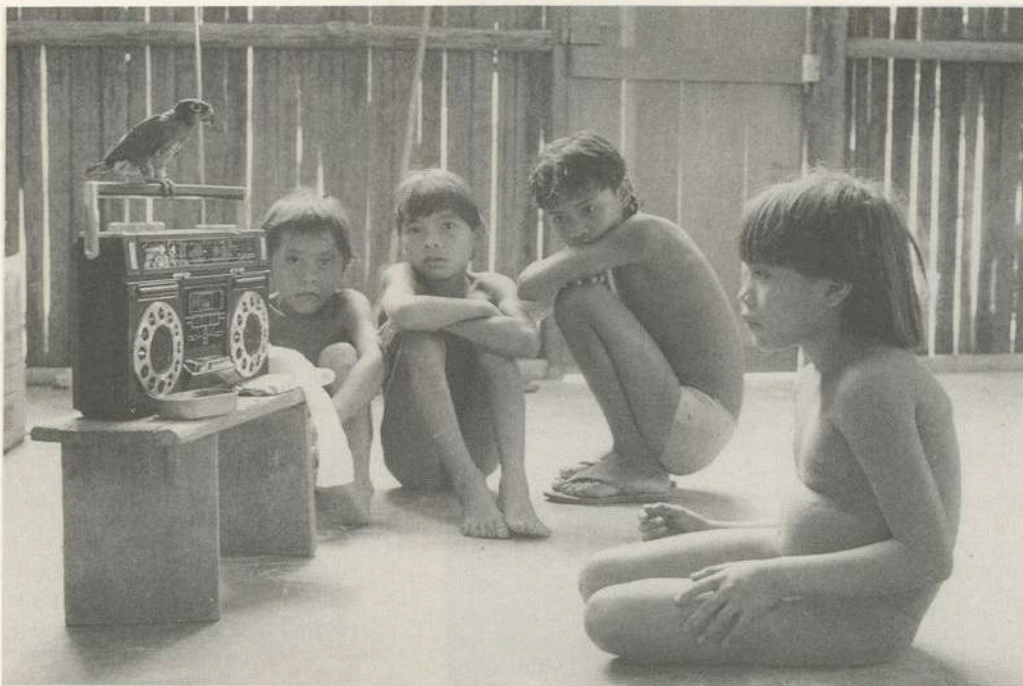
2 LÀ OÙ LA PAROLE muette de la répression fait entendre sa voix, aucune autre parole n'a plus droit de cité pour autant qu'elle reste coupée d'une effectivité immédiate. La communauté terrible est une réponse à l'aphasie qu'impose tout régime biopolitique, mais c'est une réponse insuffisante car elle se perpétue par la censure interne, émarginant encore à l'ordre symbolique du patriarcat. Elle n'est donc souvent qu'une autre forme de police, un autre lieu où demeurer dans l'analphabétisme émotionnel ou dans un état de minorité infantile, sous prétexte de menace extérieure. Car l'enfant est moins celui qui ne parle pas que celui qui est exclu des jeux de vérité.

3 LE MONDE-NON-PLUS-MONDE, ce monde *équarri*, vit dans l'auto-célébration pathétique que l'on nomme encore «Spectacle». Le Spectacle rongé le doute, réduit la conscience à une passivité anesthésique. Ce que la démocratie biopolitique demande à la conscience, c'est d'assister à la destruction non pas en tant que destruction effective, mais en tant que spectacle. Alors que la communauté terrible demande à assister à la destruction *en tant que destruction*, donc de la faire alterner, pour qu'elle puisse durer, avec de brèves périodes de reconstruction collective.

3 BIS. Il n'y a pas de discours de vérité, il n'y a que des *dispositifs* de vérité. Le Spectacle est le dispositif de vérité qui parvient à faire fonctionner à son profit *tout autre* dispositif de vérité. Spectacle et démocratie biopolitique convergent dans l'acceptation de n'importe quel régime de discours faux proféré par n'importe quel type de sujet, pourvu que cela permette la continuation de la paix armée en vigueur. La prolifération de l'insignifiance vise à recouvrir la totalité de l'existant.

4 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE connaît le monde, mais elle ne *se* connaît pas. Cela parce qu'elle *est*, dans son aspect affirmatif, d'un être non pas réflexif mais stagnant. En revanche, dans son aspect négatif, elle *existe* pour autant qu'elle nie le monde, et donc se nie elle-même, étant faite à l'image de celui-ci. Il n'y a aucune conscience en deçà de l'existence, et aucune autoconscience en deçà de l'activité, mais il n'y a surtout pas de conscience dans l'activité d'autodestruction inconsciente. Du moment que la communauté terrible se perpétue en agissant sous le regard hostile d'autrui, en introjectant ce regard et en se constituant comme objet et non comme sujet de cette hostilité, elle ne peut aimer et haïr que *par réaction*.

5 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE EST UN agglomérat humain, non un groupe de compagnons. Les membres de la communauté terrible se rencontrent et s'agrègent par accident plus que par choix. *Ils ne s'accompagnent pas*, ils ne se connaissent pas.



6 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE EST traversée par toutes sortes de complicités – et comment pourrait-elle, autrement, subsister? – mais à la différence des ancêtres dont elle se réclame, ces complicités ne déterminent en aucun cas sa forme. Sa forme est plutôt celle de la MÉFIANCE. Les membres de la communauté terrible sont méfiants les uns envers les autres parce qu'ils ne savent rien d'eux-mêmes ni les uns des autres, et parce que nul d'entre eux ne connaît la communauté dont il fait partie : il s'agit d'une communauté sans récit possible, donc impénétrable, et dont on ne peut faire l'expérience que dans l'immédiateté; mais c'est une immédiateté inorganique qui ne dévoile rien. L'exposition qui s'y pratique est mondaine et non pas politique : jusque dans la solitude héroïque du casseur ce qu'on prise c'est le corps en mouvement et non la cohérence entre celui-ci et son discours. Ce pour quoi la clandestinité, la cagoule, le jeu de la gué-guerre fascinent et trompent à la fois : le flic provocateur est aussi un casseur...

6 BIS. «On a affaire à un appareil de méfiance totale et circulante, parce qu'il n'y a pas de point absolu. La perfection de la surveillance, c'est une somme de malveillances.» (Foucault sur le *Panopticon*)



7 CEPENDANT, les complicités existant, les membres de la communauté terrible soupçonnent que le projet existe lui aussi mais qu'ils en seraient tenus à l'écart. D'où la méfiance. La méfiance qu'entretiennent l'un envers l'autre les membres de la communauté terrible est autrement plus grande que celle qu'ils entretiennent à l'égard des citoyens du reste du monde : ces derniers, en effet, ne se cachent pas d'avoir beaucoup à cacher, ils savent l'image qu'ils sont *censés* avoir et donner du monde dont ils font partie.

8 SI, MALGRÉ SON PANOPTISME interne, la communauté terrible ne se connaît pas, c'est parce qu'elle n'est pas connaissable et, dans cette mesure, elle est aussi dangereuse pour le monde que pour elle-même. Elle est la communauté de l'inquiétude; mais elle est aussi la première victime de cette inquiétude.

8 BIS. La communauté terrible est une somme de solitudes qui se surveillent sans se protéger.

9 L'AMOUR entre les membres de la communauté terrible est une tension inépuisée, qui se nourrit de ce que l'autre voile et ne dévoile pas : sa banalité. L'invisibilité de la communauté terrible à elle-même lui permet de s'aimer *aveuglément*.

10 L'IMAGE PUBLIQUE, extérieure de la communauté terrible est ce qui intéresse le moins la communauté elle-

même, car elle la connaît comme sciemment postiche. Également dérisoire est son image de soi, la publicité propre que la communauté déploie en son sein mais dont personne n'est dupe.

Car ce qui tient ensemble la communauté terrible est justement ce qui se trouve *en deçà* de sa publicité, ce qu'elle laisse juste entrevoir à ses membres et à peine deviner à l'extérieur. Elle est informée par *la banalité de son privé*, par *le vide de son secret et par le secret de son vide*; aussi, pour se perpétuer, elle produit et secrète la communauté publique.

10 BIS. La banalité du privé des communautés terribles se cache car cette banalité est la banalité du mal.

11 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE ne repose pas en elle-même, mais dans le désir que l'extérieur lui porte, et qui prend inévitablement la forme du malentendu.

12 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE comme toute formation humaine dans la société capitaliste avancée fonctionne sur une économie de plaisir sado-masochiste. La communauté terrible, à la différence de tout ce qui n'est pas elle, ne s'avoue pas son

masochisme fondamental, et les désirs dont elle participe s'agencent sur ce malentendu.

Le «sauvage» suscite en effet un désir, mais ce désir est un désir de domestication, et donc d'anéantissement, de même que la créature ordinaire, confortablement assise dans son quotidien, est érotique seulement dans la mesure où l'on voudrait lui imposer d'atroces souillures. Le fait que ce métabolisme émotif reste caché est une source inépuisable de souffrance pour les membres de la communauté terrible, qui deviennent incapables d'évaluer les conséquences de leurs gestes affectifs (conséquences qui démentent systématiquement leurs prévisions). Les membres des communautés terribles désapprennent ainsi progressivement à aimer.

I3 L'ÉDUCATION SENTIMENTALE au sein de la communauté terrible se fonde sur l'humiliation systématique, sur la pulvérisation de l'auto-estime de ses membres. Nul ne doit pouvoir se croire porteur d'une forme d'affectivité qui ait droit de cité à l'intérieur de la communauté. Le type hégémonique de l'affectivité à l'intérieur de la communauté terrible correspond paradoxalement à la forme conçue comme la plus arriérée à l'extérieur. La tribu, le village, le clan, la bande, l'armée, la famille sont les formations humaines universellement reconnues comme les plus cruelles et les moins gratifiantes, mais elles persistent *malgré tout* au sein des communautés terribles. Les femmes y doivent assumer une forme de virilité que même les mâles déclinent désormais dans les démocraties biopolitiques; et cela tout en se percevant comme femmes à la féminité déchéante par rapport au fantasme masculin dominant au sein même de la communauté terrible, qui est celui de la femme plastique et «sexy» (à l'image de cette pure enveloppe charnelle qu'est la Jeune-Fille) prête à usage et consommation de la sexualité génitale.

I4 DANS LES COMMUNAUTÉS TERRIBLES, les femmes, faute de pouvoir devenir *des hommes*, doivent devenir *comme* les hommes, tout en restant furieusement hétérosexuelles et prisonnières des stéréotypes les plus éculés. Si dans la communauté terrible personne n'a le droit de dire la vérité sur les rapports humains, pour les femmes cela est doublement vrai : la femme qui fait usage de la parrhèsia au sein de la communauté terrible sera immédiatement cataloguée comme hystérique.

I4 BIS. Au sein de toute communauté terrible, on fait l'expérience de l'étonnant *silence des femmes*. La pathophobie de la communauté terrible se manifeste en effet souvent comme répression indirecte de la parole féminine, étrange et dérangeante parce que parole *de chair*. Ce n'est pas que l'on fasse taire les femmes; simplement l'espace-limite avec la folie, où leur parole de vérité pourrait se donner, se trouve discrètement effacé, jour après jour.

I5 «CE N'EST PAS que les femmes aient eu du mal à accomplir les actions : elles étaient même plus courageuses, plus capables, plus préparées et plus convaincues que les hommes. On leur concédait seulement moins d'autonomie au niveau des initiatives : c'était comme si une différence affleurait instinctivement dans la préparation et dans les discussions collectives de travail, et leur voix comptait moins.

«Le problème était dans le groupe : c'était un comportement anodin, un non-dit, voire même un "tais-toi" jeté en pleine discussion. [...] Cette espèce de discrimination n'était pas le fait d'une décision a priori, c'était plutôt plutôt quelque chose qu'on apportait de l'extérieur, en partie inconsciemment, quelque chose qui était en deçà de la volonté. Quelque chose qui ne peut se résoudre dans une déclaration idéologique ou par un choix rationnel.»

I. Faré, F. Spirito, *Mara et les autres*

3 AFFECTIVITÉ

de pourquoi l'on désire souvent ce qui fait notre malheur (tant et si bien qu'on en vient à regretter la belle époque des mariages arrangés)

et de pourquoi les femmes ne disent pas ce qu'elles pensent.

On y parle aussi de l'insuffisance des bonnes intentions.

- 15 BIS. Puisque la communauté terrible se fonde sur des rapports inavoués, elle finit inévitablement par sombrer dans les relations les plus résiduelles et les plus « primitives ». Les femmes y sont destinées à la gestion des choses concrètes, des affaires courantes et les hommes à la violence et à la direction. Dans cette accablante reproduction de clichés sexuels obsolètes, *le seul rapport possible entre l'homme et la femme est le rapport de séduction*. Mais comme la séduction généralisée conduirait la communauté terrible à l'explosion, celle-ci est strictement endiguée dans la forme-couple hétérosexuelle et monogame, qui y domine.



- 16 « IL EST VRAI QUE LES BANDES SONT minées par des forces très différentes qui instaurent en elles des centres intérieurs de type conjugal et familial, ou de type étatique, et qui les font passer à une tout autre forme de sociabilité, remplaçant les affects de meute par des sentiments de famille ou des intelligibilités d'Etat. Le centre ou les trous noirs internes, prennent le rôle principal. C'est là que l'évolutionnisme peut voir un progrès, dans cette aventure qui arrive aussi aux bandes humaines quand elles reconstituent un familialisme de groupe, ou même un autoritarisme, un fascisme de meute. »

G. Deleuze, F. Guattari, *Mille Plateaux*

- 16 BIS. Les amitiés aussi, au sein de la communauté terrible, rentrent dans l'imaginaire stylisé et rachitique qui convient à toute société hétérosexuelle monogame. Puisque les rapports interpersonnels ne doivent jamais être mis en discussion et sont censés « aller de soi », la question des rapports hommes-femmes n'a pas à être abordée et elle est systématiquement résolue « à la manière ancienne », soit proto-bourgeoise soit barbare-prolétarienne. Les amitiés restent donc rigoureusement monosexuelles, hommes et femmes se côtoient dans une irréductible étrangeté qui leur permettra, le moment venu, de composer éventuellement – un couple.

- 17 LE FAMILIALISME n'implique nullement l'existence de familles réelles; au contraire, sa diffusion massive survient au moment même où la famille en tant qu'entité close éclate, contaminant en retour toute la sphère des rapports qui jusque-là lui échappaient. « Le familialisme, dit Guattari, ça consiste à nier magiquement la réalité sociale, à éviter toutes les connexions avec les flux réels. » (*La révolution moléculaire*) Lorsque la communauté terrible, pour nous rassurer, nous dit qu'elle n'est au fond qu'« une grande famille », tout l'arbitraire, toute la clausturation, la morbidité et le moralisme qui ont accompagné l'institution familiale au cours de son existence historique se rappellent à nous; sauf que maintenant, sous prétexte de nous préserver, tout cela nous est imposé *l'institution en moins, c'est-à-dire sans qu'on puisse le dénoncer*.

- 17 BIS. La part d'humiliation et d'avalissement des hommes consiste dans l'obligation qui leur est faite de *constamment* exhiber leurs capacités par une forme ou

une autre de performance viriloïde. Le *contretype* n'a pas de place dans l'économie affective de la communauté terrible, où seul le stéréotype, en dernier ressort, prévaut; seul le Meneur, en fait, est *objectivement* désirable. Toute autre position est intenable sans l'aveu implicite d'une incapacité foncière à exister singulièrement; mais les écarts par rapport au stéréotype sont sans cesse alimentés par le métabolisme affectif impitoyable de la communauté terrible. Lorsque le contretype, par exemple, cherchera à se déprendre de soi il sera violemment repoussé dans le mitard de son «insuffisance». Le contretype-bouc émissaire fonctionne comme le miroir déformant de chacun, qui rassure en inquiétant.

Implicite, on reste dans la communauté terrible pour n'être ni le Meneur ni le contretype, alors que ces deux derniers y restent *parce qu'ils n'ont pas le choix*.

- 18 CHAQUE COMMUNAUTÉ terrible a son Meneur, et vice-versa.
- 17 BIS. *Partout où les rapports ne sont pas problématisés les formes anciennes affleurent dans toute la puissance de leur brutalité a-discursive : le fort a la haute main sur le faible, l'homme sur la femme, l'adulte sur l'enfant et ainsi de suite.*
- 19 LE MENEUR n'a pas besoin de s'affirmer, il peut même *jouer* le contretype ou ironiser sur la virilité. Son charisme n'a pas besoin d'être performant, car il est objectivement attesté par les paramètres biométriques du désir de la communauté terrible et par la soumission *effective* des autres hommes et femmes. La communauté terrible, c'est la communauté des cocus.
- 20 LE SENTIMENT FONDAMENTAL qui lie la communauté terrible à son Meneur n'est pas la soumission mais la *disponibilité*, soit une variante sophistiquée de l'obéissance. Le temps des membres de la communauté terrible doit en permanence être passé au crible de la disponibilité : disponibilité sexuelle potentielle envers le Meneur, disponibilité physique pour les tâches les plus diverses, disponibilité affective à subir n'importe quelle blessure due à l'inévitable distraction des autres. Dans la communauté terrible, la disponibilité est l'introjction artiste de la discipline.
- 21 TANT LE DÉSIR DU MENEUR que le *désir d'être* Meneur se savent condamnés à un échec inévitable. Car la femme du Meneur (nul ne l'ignore) est la seule à n'être pas victime de sa mascarade séductive dans la mesure où elle en vérifie quotidiennement le néant : le privé des dominants est toujours le plus misérable. De fait, le Meneur est désirable, au sein de la communauté terrible, comme peut l'être la femme sophistiquée et hautaine dans la démocratie biopolitique. Le désir sexuel qu'hommes et femmes portent au Meneur, et qui l'entoure d'une aura si intense qu'elle fait tourner spontanément tous les regards vers lui, n'est rien d'autre qu'un désir d'humiliation. On veut dénuder le Meneur, voir le Meneur sans dignité satisfaire véritablement le cortège d'envies qu'il suscite pour prévaloir. Tout le monde hait le Meneur, comme les hommes ont haï les femmes pendant des millénaires. Tout le monde désire au fond *apprivoiser* le Meneur car tout le monde déteste la fidélité qui lui est vouée.

CHACUN DÉTESTE SON AMOUR POUR LE MENEUR.

3 AFFECTIVITÉ

de pourquoi l'on désire souvent ce qui fait notre malheur (tant et si bien qu'on en vient à regretter la belle époque des mariages arrangés)

et de pourquoi les femmes ne disent pas ce qu'elles pensent.

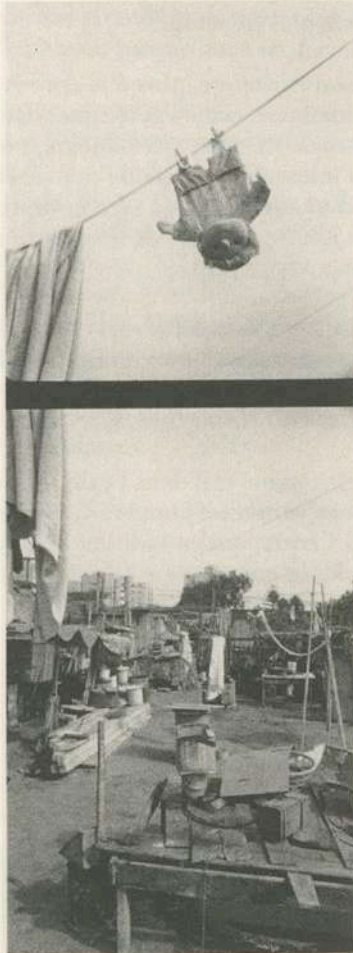
On y parle aussi de l'insuffisance des bonnes intentions.

- 22 LE PERSONNEL, dans la communauté terrible, *n'est pas* politique.
- 23 LE MENEUR est le plus souvent un homme car il agit au nom du Père.
- 24 AGIT AU NOM du père celui qui se *sacrifie*. Le Meneur est en effet celui qui perpétue la forme sacrificielle de la communauté terrible par son sacrifice propre et par l'exigence de sacrifice qu'il fait peser sur les autres. Mais comme le Meneur n'est pas le Tyran – tout en étant, à plus forte raison, tyrannique – *il ne dit pas ouvertement* aux autres ce qu'ils doivent faire; le Meneur n'impose pas sa volonté, mais il la laisse s'imposer en orientant secrètement le désir des autres, qui est toujours en dernier ressort le désir de lui plaire. À la question «Que dois-je faire?», le Meneur répondra «Ce que tu veux», car il sait que son existence dans la communauté terrible *empêche* dans les faits les autres de vouloir autre chose que ce qu'il veut.
- 25 CELUI QUI AGIT au nom du Père ne peut pas être questionné. Là où la force s'érige en argument, le discours se retire en bavardage ou en excuse. Tant qu'il y aura un Meneur – et donc sa communauté terrible – il n'y aura pas de parrhèsia et les hommes, les femmes et le Meneur lui-même seront en exil. On ne peut pas mettre en discussion l'autorité du Meneur tant que les *faits* prouvent qu'on l'aime tout en détestant son amour pour lui. Il arrive que le Meneur se mette en question de lui-même, et c'est alors qu'un autre prend sa place ou que la communauté terrible, restée *acéphale*, périt d'une poignante hémorragie.
- 26 LE MENEUR est *réellement* le meilleur de son groupe. Il n'usurpe la place de personne et tout le monde en est conscient. Il ne doit pas se battre pour le consensus, car c'est lui qui se sacrifie le plus ou qui s'est le plus sacrifié.
- 27 LE MENEUR n'est jamais seul, car tout le monde est *derrière* lui, mais en même temps il est l'icône même de la solitude, la figure la plus tragique et la plus dupe de la communauté terrible. C'est seulement en vertu du fait qu'il est *déjà* à la merci du cynisme et de la cruauté des autres (ceux qui ne sont pas à sa place), que le Meneur est par moments véritablement aimé et chéri.



4 FORME

*des raisons
de l'existence des infâmes
et de comment les frères
d'aujourd'hui font
les ennemis de demain.
Du charme discret de
l'illégalité
et de ses pièges cachés.*



1 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE est un dispositif de pouvoir post-autoritaire. Elle n'a pas de bureaucratie ni de forme contraignante en apparence, mais pour produire tant de verticalité au sein de l'informel elle doit recourir à des configurations archaïques, à des rôles révolus qui survivent encore dans les caves encombrés de l'inconscient collectif. En cela la famille n'est pas son modèle organisationnel mais son antécédent direct dans la production de contrainte informelle et d'insoluble cohabitation de haine et d'amour.

2 EN TANT QUE FORMATIONS post-autoritaires, les entreprises de la «nouvelle économie» constituent à plein titre des communautés terribles. Qu'on ne voie pas une contradiction dans le rapprochement de l'avant-garde du capitalisme et l'avant-garde de sa contestation : elles sont toutes les deux prisonnières du même principe économique, du même souci d'efficacité et d'organisation même si elles se placent sur des terrains différents. *Elles se servent en fait de la même modalité de circulation du pouvoir, et en cela elles sont politiquement proches.*

3 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE, semblable en cela à la démocratie biopolitique, est un dispositif qui gouverne le passage de la puissance à l'acte chez les individus et chez les groupes. Au sein de ce dispositif n'apparaissent jamais que des fins et les moyens pour les atteindre, mais le *moyen sans fin* qui préside à ce processus tout en demeurant inavouable, lui, n'apparaît jamais puisque ce n'est autre que l'ÉCONOMIE. C'est sur la base du critère *économique* que rôles, droits, possibilités et impossibilités y sont distribués.

4 TANT QUE la communauté terrible se donnera la pratique de la performance économique de son ennemi comme alibi pour justifier la sienne propre elle ne sortira pas d'aucune de ses impasses.

La «stratégie», dada des communautés terribles, ne trahit en réalité que la proximité incestueuse entre la critique et son objet, proximité qui finit le plus souvent par devenir familiarité voire parenté si étroite qu'elle en est difficile à démêler.

La revendication ciblée, en tant qu'elle ne songe pas à détruire le contexte qui l'a fait naître, ou bien l'exposition des engrenages du pouvoir qui ne songe pas à le démolir, mènent tôt ou tard sur le chemin sans poésie de la gestion, ramènent donc à la racine de toute communauté terrible.

5 L'INFORMALITÉ, dans la communauté terrible, est toujours régie par une très rigide distribution implicite des responsabilités. C'est seulement sur la base d'une *modification explicite des responsabilités et de leur priorité* que la circulation du pouvoir peut être modifiée.

- 6 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE est la continuation de la politique classique par d'autres moyens. J'appelle «politique classique» la politique qui place en son centre un sujet clos, plein et autosuffisant dans sa variante de droite, et un sujet en état d'incomplétude contingente dû à des circonstances à transformer pour rejoindre la suffisance monadique dans sa variante de gauche.
- 7 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE, en fin de compte, ne peut *exclure* personne, parce qu'elle n'a ni loi ni forme explicite. Elle peut seulement inclure.
 Pour se renouveler, elle doit donc graduellement détruire ceux qui en font partie, sous peine de stagnation complète. Elle vit du sacrifice comme le sacrifice en est la condition d'appartenance. Lui seul, au reste, fonde la confiance éphémère et réciproque de ses membres. Aurait-elle, sans cela, un si grand besoin d'action? Mettrait-elle une telle ardeur à se renouveler par l'agitation la plus frénétique?
- 7 BIS. Moins une communauté a le sentiment de son existence, plus elle éprouve le besoin d'actualiser extérieurement son propre simulacre, dans l'activisme, dans le rassemblement compulsif et finalement dans la mise en cause permanente, méta-statique de soi. L'autocritique collective presque inlassable à laquelle se livrent de plus en plus visiblement tant le management d'avant-garde que les groupes de néo-militants informels renseigne assez sur la faiblesse décisive de leur sentiment d'exister.
- 8 Certaines communautés terribles de lutte furent fondées par les survivants d'un naufrage, d'une guerre, d'une dévastation quelconque mais d'une certaine ampleur tout de même. La mémoire des survivants n'est alors pas la mémoire des vaincus, mais celle *des exclus du combat*.
- 8 BIS. Pour cette raison, la communauté terrible naît comme exil dans l'exil, mémoire au sein de l'oubli, tradition intransmissible. Le survivant n'est jamais celui qui était au centre du désastre, mais celui qui se tenait à l'écart, qui en habitait la marge. Aussi bien, au temps de la communauté terrible, la marge s'est fait centre et le concept de centre a perdu toute validité.
- 9 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE est sans fondation, parce qu'elle est sans conscience de son commencement et sans destin; elle s'enregistre seulement au fur et à mesure, comme une chose toujours-déjà passée, donc seulement au travers du regard des autres, de la répétition, de l'anecdote : «te souviens-tu de...?».



- IO LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE est un présent qui passe et ne se dépasse pas, et pour cette raison elle est sans lendemain. Elle a franchi la faible ligne qui sépare la résistance de la persistance, le déjà-vu de l'amnésie.
- II LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE n'éprouve le sentiment de son existence que dans l'illégalité. D'ailleurs, tout échange humain sado-masochiste *en dehors du rapport marchand* est voué à terme à l'illégalité, en tant que métaphore violente de l'inavouable misère de l'époque. C'est dans l'illégalité seulement que la communauté terrible se perçoit et ek-siste, quoique négativement certes, comme dehors de la sphère de la légalité, comme création se libérant d'elle-même. Tout en ne reconnaissant pas la légalité comme légitime, la communauté terrible a pu faire de sa négation l'espace de son existence.
- II BIS. C'est sur la base du masochisme que la communauté terrible conclut de fugitives alliances avec les opprimés, quitte à se retrouver très vite placée dans le rôle inassumable du sadique. Elle accompagne ainsi les exclus sur la voie de l'intégration, les regarde s'éloigner pleins d'ingratitude et devenir ce qu'elle voulait conjurer.
- I2 (DE LA PRIVATION DU SECRET. LE REPENTIR – L'INFÂME). La force et la fragilité de la communauté terrible est sa façon d'habiter le risque. En effet, elle ne vit intensément que lorsqu'elle se trouve en danger. Ce danger tient au repentir de ses membres. Le repentir – *du point de vue de l'infâme* – est loin d'être illégitime puisque celui qui se repent est quelqu'un qui a eu une « illumination » : sous les yeux du regard inquisiteur qui le soupçonne, tout d'un coup, il se reconnaît comme membre du projet soupçonné. Il avoue une vérité qu'il n'a jamais vécue, et qu'il ne présuait même pas avant qu'une inquisition ne l'exige de lui.
- I2 BIS. Tout repentir est essentiellement un mythomane (au même titre que ceux qui ont vu la vierge Marie), il actualise devant l'autorité sa propre schizophrénie. Ce faisant, il devient *individu*, mais sans avoir assumé sa dividualité : il se croit – ou plutôt veut se croire – enfin dans le juste, dans la cohérence. Il échange ses complicités passées réelles, pour une complicité inexistante avec l'ennemi de toujours; il se prend soi-même pour ennemi. Ce qui, soit dit en passant, devient effectif à partir de son repentir. Mais l'infâme ne fait que troquer un sado-masochisme inconscient et modérément destructeur pour un autre sado-masochisme, conscient et éthiquement indigne cette fois. Il sacrifie la duplicité du schizophrène pour choir dans celle du traître.
- I3 « LES FEMMES étaient traitées comme des objets sexuels, sauf lorsqu'elles participaient à des actions : elles étaient alors traitées comme des hommes. C'était là le seul rapport d'égalité. Elles faisaient souvent plus que les hommes, elles avaient réellement plus de courage. [...] C'est comme ça que, pour la première fois, a surgi le problème des traîtres : à cause de l'insensibilité du groupe. [...] Hella et Anne-Katrine n'ont rien dit à mon sujet, j'ai été le seul du groupe à ne pas être coffré. J'avais un autre rapport à elles, c'était leur grand amour à elles deux pour moi... »

Baumi Baumann, *Comment tout a commencé*

4 FORME

*des raisons
de l'existence des infâmes
et de comment les frères
d'aujourd'hui font
les ennemis de demain.
Du charme discret de
l'illégalité
et de ses pièges cachés.*

13 BIS. Une fois dévoilée par le repentir la vérité de la communauté terrible, celle-ci est condamnée, puisqu'elle vit de l'ignorance de son secret, protégée par son ombre, au lieu de le protéger. Les secrets honteux des communautés terribles finissent sur les bouches indifférentes des hommes de Loi et l'hypocrisie ambiante qui les a entretenus, d'un coup, feint de les ignorer. Le complice d'hier se scandalise, engage son devenir-infâme dans la variante du délateur ou du dissocié.

Ainsi la pédophilie, le viol conjugal, la corruption, le chantage mafieux, comportements fondateurs de l'éthos dominant jusqu'à hier, seront d'un coup dénoncés comme des comportements criminels.

14 LE BESOIN DE JUSTICE *est un besoin de châtiment*. Ici affleure la racine commune, sado-masochiste, qui régit la conformité éthique des communautés terribles et leur lien inavoué avec l'Empire.



15 (DE LA PRIVATION DU DANGER : LA LÉGALISATION – LA TRAHISON DES IDÉAUX) L'étroite qui tient ensemble les décombres des démocraties biopolitiques, celle du biopouvoir, réside dans la possibilité de priver à chaque instant les communautés terribles de la liberté de vivre dans le risque. Cela se fait par un double mouvement : à la fois de soustraction-répression, soit : de violence, et d'addition-légitimation, soit : de condescendance. Par ces deux mouvements, le biopouvoir prive la communauté terrible de son espace d'existence et la condamne à la persistance puisque c'est lui qui délimite la zone qu'il lui réserve. En opérant ainsi il transforme l'utopie en atopie et l'hétérotopie en distopie. Localisée et identifiée, la communauté terrible, qui fait tout pour échapper aux cartographies, devient un *espace comme un autre*.

15 BIS. C'est en synchronisant le temps vaseux et informe de la communauté terrible avec la temporalité du dehors que le biopouvoir prive la communauté terrible de l'espace du risque et du danger. Il suffit que le biopouvoir *reconnaisse* la communauté terrible pour qu'elle perde le pouvoir de briser le cours ordonné du désastre par l'irruption de sa clandestinité. Dès lors que la communauté terrible est insérée au même titre que tant d'autres lézardes dans la publicité, elle est localisée et territorialisée dans un dehors de la légalité qui est tout de suite englobé; *en tant que dehors*.

16 UNE FOIS DE PLUS c'est l'invisibilité de la communauté terrible à elle-même qui la met à la merci d'une reconnaissance unilatérale avec laquelle elle ne *peut* de toute façon *pas interagir*.

16 BIS. Si la communauté terrible refuse le principe de représentation, elle n'échappe pas à la représentation pour autant. L'invisibilité de la communauté terrible à elle-même la rend infiniment vulnérable au regard d'autrui car, cela est bien connu, la communauté terrible n'existe qu'*aux yeux des autres*.

1 ON ENTRE dans la communauté terrible parce que, dans le désert, qui cherche ne rencontre rien d'autre. On traverse cette architecture humaine chancelante et provisoire. Au début, on tombe amoureux. On sent, en y entrant, qu'elle a été construite avec les larmes et la souffrance, et qu'elle en appelle encore d'autres pour continuer à exister; mais cela importe peu. La communauté terrible est d'abord l'espace du dévouement, et cela émeut, cela réveille le «réflexe du souci».

2 MAIS LES RAPPORTS, au sein de la communauté terrible, sont usés, ils ne sont déjà plus jeunes hélas ! quand nous y arrivons. Comme les galets du lit d'un fleuve trop rapide, les regards, les gestes, l'attention sont consommés. Quelque chose manque tragiquement à la vie dans la communauté terrible, car l'indulgence n'y trouve plus sa place, et l'amitié tant de fois trahie se donne avec une parcimonie accablante.

Qu'on le veuille ou non, ceux qui passent, ceux qui arrivent, paient les méfaits des autres. Les personnes qu'ils voudraient aimer sont déjà visiblement trop abîmées pour prêter l'oreille à leurs bonnes intentions.

«Avec le temps, va...» Il faudra donc vaincre la méfiance des autres, plus exactement apprendre à être méfiants *comme les autres* pour que la communauté terrible puisse encore ouvrir ses bras décharnés. C'est par la capacité d'être *dur* avec les nouveaux arrivants, finalement, que l'on démontrera sa solidarité avec la communauté terrible.

2 BIS. «Cette cruauté, elle était dans leur rire, dans ce qui leur donnait du plaisir, dans la manière dont ils communiquaient entre eux, dans la façon dont ils vivaient et mouraient. L'infortune d'autrui était leur plus grande source de joie, et je me demandais si, dans leur esprit, elle réduisait ou accroissait la probabilité de voir cette infortune les frapper eux-mêmes. Mais l'infortune personnelle, en fait, n'était pas une probabilité, c'était une certitude. La cruauté faisait donc partie d'eux-mêmes, de leur humour, de leurs rapports, de leurs pensées. Et pourtant, si grand était leur isolement, en tant qu'individus, que je ne crois pas qu'ils imaginaient que cette cruauté affectait les autres.»

Colin Turnbull, *Les Iks*

5 CEUX QUI RESTENT CEUX QUI PARTENT

*des gens qui vivent
comme des somnambules.
des cœurs brisés
et des brise-cœurs.*

*Encore quelques notes sur le
mauvais usage des bonnes
intentions.*

*(Comme quoi la stratégie
seule ne suffit pas
et les rapports humains ne sont
pas une «question de
psychanalyse».)*

«Aber Freunde ! Wir kommen zu spät !»
(Mais amis !, nous venons trop tard !)

Hölderlin



2 TER. Dans la communauté terrible on arrive toujours *trop tard*.

3 LA FORCE de la communauté terrible lui vient de sa violence. Sa violence est sa véritable raison et son véritable défi. Mais elle n'en tire pas les conséquences car au lieu de s'en servir pour charmer, elle en fait un usage qui éloigne ce qui lui est extérieur, et déchire ce qui est en son sein. La justesse extrême de sa violence est entamée par son refus d'en interroger l'origine, car celle-ci n'est pas, comme on le dit, la haine de l'ennemi.



4 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE est une communauté hémorragique. Sa *temporalité* est hémorragique, car le temps des héros est un temps qui se vit comme déchéance, occasion manquée, déjà-vu. Les êtres n'y font pas advenir l'événement, mais l'attendent en spectateurs. Et dans cette attente leur vie saigne en un activisme censé occuper et prouver l'existence du présent, jusqu'à l'épuisement.

Plus que de passivité il faudrait parler ici d'une inertie agitée. Puisqu'aucune position ne se présente comme définitivement acquise dans la décomposition du corps social dont est synonyme la démocratie biopolitique, un maximum d'inertie et un maximum de mobilité y sont aussi possibles. Mais une «structure de mouvement», pour permettre la mobilité, doit construire une architecture que les personnes puissent traverser. Cela se fait donc, dans la communauté terrible, au travers des singularités qui acceptent l'inertie, même si ce faisant, elles rendent à la fois possible et radicalement impossible la communauté. Le Meneur seul a la tâche ingrate de *manager* et régler l'introuvable équilibre entre inertes et agités.

4 BIS. Dans la mesure même où la communauté terrible se fonde sur le partage entre membres statiques et membres mobiles, elle a perdu son pari à l'avance, elle s'est manquée en tant que communauté.

5 LE VISAGE DES INERTES est le souvenir le plus douloureux pour celui qui est passé par la communauté terrible. Destinés à enseigner quelque chose qu'eux-mêmes ne sont pas arrivés à s'ajouter, les inertes souvent surveillent, comme des policiers mélancoliques au bord de territoires désertiques.

Ils habitent un espace qui certes leur appartient; mais puisqu'il est structurellement public, ils y sont à chaque moment *au même titre que tout autre*. Ils ne peuvent pas se réclamer du droit à avoir leur place dans cet espace, car la renonciation préalable à ce droit est ce qui leur a permis d'y accéder. Les inertes habitent la communauté comme les sans-abri habitent la gare, mais chaque pas les traverse, car cette gare, c'est eux-mêmes et sa construction est congruente à la construction de leur vie.

Les inertes sont des anges désespérés et étourdis qui, n'ayant trouvé la vie en aucun repli du monde, se sont pris à habiter un lieu de passage. Ils peuvent s'immerger pour un temps indéterminé dans la communauté : leur solitude est infiniment imperméable.

6 CEUX QUI SONT toujours là, tout le monde les connaît. Ils sont appréciés et détestables comme tous ceux qui soignent et restent là où les autres vivent et passent (l'infirmière, la mère, les vieux, les surveillants des jardins publics). Ils sont le faux miroir de la liberté, eux, les assidus, les esclaves d'une servitude inédite qui les éclaire d'une lumière resplendissante : les combattants, les irréductibles, les sans-privé, les sans-paix. La rage pour combattre, ils finissent par la chercher dans leurs vies mutilées; ils attribuent leurs blessures à une lutte noble et imaginaire, alors qu'ils se sont blessés eux-mêmes en s'entraînant jusqu'à l'épuisement. À la vérité, ils n'ont jamais eu la chance de descendre sur le champ de bataille : l'ennemi ne les reconnaît pas, il les prend pour un simple brouillage, les pousse par son indifférence à la folie, à l'insignifiance ordinaire, à l'offensive suicidaire. L'alphabet du biopouvoir n'a pas de lettres pour retenir leurs noms; pour lui, ils ont déjà disparu mais résistent comme des fantômes inapaisés. Ils sont morts et se survivent dans le transit des visages qui les traversent, sur lesquels ils ont plus ou moins de prise, avec lesquels ils partagent la table, le lit, la lutte, jusqu'à ce que les passants partent, ou qu'ils restent en s'éteignant, devenant les inertes de demain.

6 BIS. « Dans les groupes, de nombreuses femmes avaient eu une expérience d'employées ou de secrétaires. Elles apportaient aux groupes toute l'efficacité de leur professionnalisme lorsqu'elles avaient quitté leur travail. Rien n'avait changé pour elles de ce point de vue, hormis le fait qu'elles faisaient de la lutte armée. [...] Les réunions étaient le centre vital et "signifiant" des maisons. Pour le reste, les conditions matérielles de la vie quotidienne entièrement tournée vers la lutte externe, il n'y avait pas de problème. Nous faisons des courses énormes au supermarché et quand nous avons assuré les repas et de quoi dormir, il n'y avait plus de problèmes internes. »

I. Faré, F. Spirito, *Mara et les autres*

7 LES PLUS MORTS et les plus implacables des inertes sont ceux qui ont été abandonnés. Ceux dont l'ami/e ou l'amant/e est parti, restent, car tout ce qui reste de celui ou celle qui a disparu demeure dans la communauté terrible et dans les yeux qui l'y ont vu. Qui a perdu la personne aimée n'a plus rien à perdre et ce rien, il le donne souvent à la communauté terrible.

7 BIS. « [...] la guerre contre un ennemi extérieur pacifie, plus ou moins par nécessité forcée, ceux qui mènent la même lutte; l'appartenance à un groupe unifié par une révolte absolue ne laisse pas de place aux différences, aux luttes internes; la fraternité devient le pain indispensable et quotidien dans les moments où les contradictions les plus écartelées n'éclatent pas. La pacification interne c'est un moment d'asepsie projeté sur l'écran géant de la lutte "contre". »

I. Faré, F. Spirito, *Mara et les autres*

8 L'HORIZON, pour les militants, est la ligne en direction de laquelle il faut toujours marcher. Parce que c'est là-bas, quelque part, que se trouvent tous ceux qu'ils ont perdus.

5 CEUX QUI RESTENT CEUX QUI PARTENT

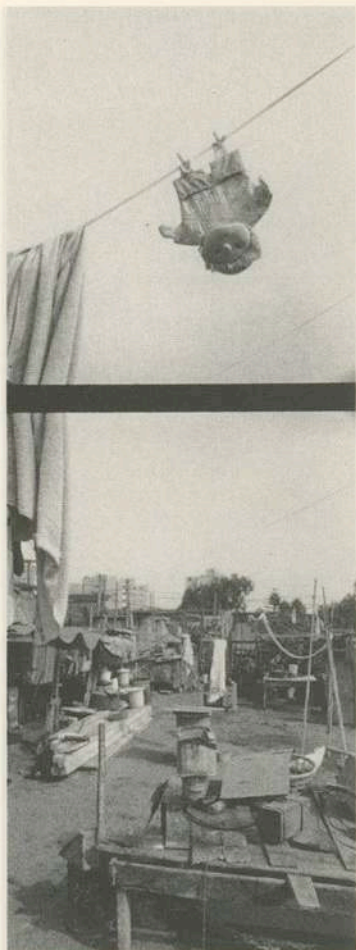
*des gens qui vivent
comme des somnambules.
des cœurs brisés
et des brise-cœurs.*

*Encore quelques notes sur le
mauvais usage des bonnes
intentions.*

*(Comme quoi la stratégie
seule ne suffit pas
et les rapports humains ne sont
pas une «question de
psychanalyse».)*

0 NOTES POUR UN DÉPASSEMENT

quelques indications pour dépasser le malheur présent : mentions non exhaustives et non programmatiques...



«Ô mes frères, mes enfants, mes compagnons, je vous aimais de toute ma colère mais je ne savais pas vous le dire, je ne savais pas vivre avec vous, je n'arrivais pas à vous atteindre, à toucher vos âmes froides, vos cœurs désertés ! Je ne trouvais pas les mots du courage, les mots vivants pour que le rire force vos poitrines et les emplisse d'air ! Je perdais la méchanceté de vous vouloir debout, la rage de poser sur vous mes yeux ouverts, le langage pour que vous parveniez mon refus de nous voir vieillir avant d'avoir vécu, baisser les bras sans les avoir levés d'abord, descendre avant d'avoir voulu monter. Je n'étais pas assez fort pour chasser le sommeil, l'empêcher de vous jeter hors du monde et du temps, le faire fuir loin de vous, car à mon tour, saison après saison, je faiblissais, je sentais mes membres s'amollir, mes pensées se défaire, ma colère disparaître, et votre inexistence me gagner...»

J. Lefebvre, *La Société de consolation*

1 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE, quoi qu'elle en ait, est *comme* tout le reste, car elle est *dans* tout le reste.

2 DÉMOCRATIE BIOPOLITIQUE et communauté terrible – l'une en tant qu'axiomatique de la distribution des rapports de force, l'autre en tant que substrat effectif des rapports immédiats – constituent les deux polarités de la domination présente. À tel point que les rapports de pouvoir que régissent les démocraties biopolitiques ne pourraient à proprement parler pas se réaliser *sans* les communautés terribles, qui forment le substrat éthique de cette réalisation. Plus exactement, la communauté terrible est la forme *passionnelle* de cette axiomatique qui seule lui permet de se déployer dans des territoires concrets.

En dernière instance, ce n'est qu'au moyen de la communauté terrible que l'Empire arrive à sémiotiser les formations sociales les plus hétérogènes sous la *forme* de la démocratie biopolitique : en absence de communautés terribles, l'axiomatique sociale de la démocratie politique n'aurait pas de *corps* sur lesquels s'effectuer. Tous les phénomènes d'intrication de l'archaïque (néo-esclavagisme, prostitution mondialisée, néo-féodalisme d'entreprise, trafics humains en tous genres) et de l'hypersophistication impériale ne s'expliquent pas sans cette médiation.

Cela ne signifie nullement qu'aux gestes de destruction visant la communauté terrible s'attache une quelconque valeur subversive. En tant que régime d'effectuation de cette axiomatique-là, la communauté terrible n'a aucune vitalité propre. Il n'y a rien, en elle, qui la mette en condition de se métamorphoser en autre chose, de placer les êtres dans un rapport bouleversé à l'état de choses présent; *rien à sauver*. Et c'est un fait que le présent est tellement saturé de communautés terribles que le vide déterminé par toute rupture partielle, volontariste avec elles vient à être rempli à une vitesse effroyable.

S'il est donc absurde de se demander que faire des communautés terribles, elles qui sont toujours-déjà faites et toujours-déjà en dissolution, elles qui réduisent au silence toute insoumission interne (la parrhèsia comme le reste), il est en revanche d'une importance vitale de saisir à quelles conditions concrètes la solidarité des démocraties biopolitiques et des communautés terribles pourrait être ruinée. Il faudra pour cela exercer un certain regard, le «regard du voleur», celui qui de l'intérieur du dispositif matérialise la possibilité de lui échapper. Partageant ce regard, les corps les plus vivants feront advenir ce vers quoi la communauté terrible fait, même contre son gré, aveuglément signe : sa propre désagrégation.

Car les communautés terribles ne sont jamais vraiment dupes de leur mensonge, elles sont juste attachées à leur cécité, qui leur permet de subsister.

2 BIS. Nous avons appelé *communauté terrible* tout milieu qui se constitue sur la base du partage des mêmes ignorances – en l'occurrence aussi l'ignorance du mal qu'il produit. Le critère vitaliste qui ferait du malaise éprouvé à l'intérieur d'une formation humaine la pierre de touche pour y déceler la communauté terrible est souvent inopérant. La plus «réussie» des communautés terribles apprend à ses membres à aimer ses propres défauts et à les rendre aimables. En ce sens, la communauté terrible n'est pas le lieu où l'on souffre le plus, mais juste le lieu où l'on est le moins libre.

3 LA COMMUNAUTÉ TERRIBLE est une présence dans l'absence, car elle est incapable d'exister par elle-même, mais seulement par rapport à quelque chose d'autre, d'extérieur à elle. C'est donc en démasquant, non pas les compromissions ou les défauts, mais les parentés inavouables de la communauté terrible qu'on l'abandonne en tant que fausse alternative à la socialisation dominante. C'est en retournant sa schizophrénie *infamante* – “tu n'es pas *qu'*avec nous, tu n'es pas assez pur” – en schizophrénie *contaminante* – “tout le monde est *aussi* avec nous et c'est cela qui mine l'ordre présent” – que les membres de la communauté terrible peuvent échapper au *double bind* où ils sont murés.

4 CE N'EST PAS en déposant un meneur particulier qu'on se libère de la communauté terrible; la place vacante sera bientôt prise par un autre puisque le Meneur n'est que la personification du désir de tous de se faire mener. Quoi qu'on en dise, le Meneur participe à la communauté terrible bien plus qu'il ne la mène. Il est sa sécrétion et sa tragédie, son modèle et son cauchemar. Il ne tient qu'à l'éducation sentimentale de chacun de subjectiver et désobjectiver le Meneur autrement qu'il ne le fait lui-même. Désir et pouvoir ne sont jamais enchaînés dans une configuration unique : il suffit de les faire valser, d'en détraquer la danse.

Souvent un certain regard de scepticisme suffit à démolir durablement le Meneur *en tant que tel*, et par là sa place.

5 TOUTE LA FAIBLESSE de la communauté terrible tient à sa clôture, à son incapacité à sortir de soi. N'étant pas un tout vivant mais une construction bancale, elle est aussi incapable d'acquérir une vie intérieure que de nourrir celle-ci de joie. Ainsi se paie l'erreur d'avoir confondu le bonheur avec la transgression, car c'est à partir de cette dernière que se reforme en continu le système de règles non écrites, et d'autant plus implacables, de la communauté terrible.

6 AINSI S'EXPLIQUE la crainte de la «récupération» propre à la communauté terrible : elle est la meilleure justification de sa fermeture et de son moralisme. Sous prétexte qu'«on ne se fera pas acheter», on s'interdit de comprendre qu'on nous a déjà achetés *pour rester là où nous sommes*. La résistance, ici, devient rétention : la vieille tentation d'enchaîner la beauté à sa sœur la mort, qui pousse les orientaux à remplir leurs volières d'oiseaux magnifiques qui ne reverront plus le ciel, les pères jaloux à enfermer leurs plus belles filles et les avarés à remplir leurs placards de lingots d'or, finit par envahir la communauté terrible. Tant de beauté incarcérée se fane.

Et même les princesses enfermées dans les tours savent que l'arrivée des princes charmants n'est que le prélude à la ségrégation conjugale, que ce qu'il faut c'est abolir d'un même coup les prisons et les libérateurs, que ce dont nous avons besoin ce n'est pas de programmes de libération mais de *pratiques de liberté*.

Aucune sortie de la communauté terrible n'est possible sans la création d'une situation insurrectionnelle, et inversement. Or loin de

préparer des conditions insurrectionnelles, la définition de soi comme différence illusoire, comme être *substantiellement autre* n'est qu'un résidu conscientiel déterminé par l'absence de telles conditions. L'exigence d'une cohérence identitaire de chacun équivaut à l'exigence de la castration généralisée, de l'endoflicage diffus.



6 BIS. La fin de la communauté terrible coïncide avec l'ouverture à l'événement : c'est autour de l'événement que les singularités s'agrègent, apprennent à coopérer et à se toucher. La communauté terrible, en tant qu'entité animée par un inépuisable désir d'auto-conservation, passe les possibles au crible de la compatibilité avec son existence au lieu de s'organiser autour de leur surgissement.

C'est pourquoi toute communauté terrible entretient avec l'événement un rapport de conjuration défensive et conçoit la relation avec le possible en termes de production ou d'exclusion, toujours tentée qu'elle est par l'option de la maîtrise, toujours secrètement attirée par sa latence totalitaire.

7 «L'HOMME NE VAUT PAS suivant le travail utile qu'il fournit mais suivant la force contagieuse dont il dispose pour entraîner les autres dans une *libre* dépense de leur énergie, de leur joie et de leur vie : un être humain n'est pas seulement un estomac à remplir, mais un trop-plein d'énergie à prodiguer.» (Bataille)

On sait par expérience que dans la vie passionnelle – et donc dans la vie tout court – rien ne se paie et que celui qui gagne est toujours celui qui donne le plus et sait le mieux jouir. *Organiser* la circulation d'autres formes de plaisir signifie alimenter un pouvoir ennemi de toute logique d'oppression. Il est vrai, dès lors, que *pour ne pas prendre le pouvoir il faut déjà en avoir beaucoup.*

Opposer à la combinatoire du pouvoir un autre registre du *jeu* n'équivaut pas à se condamner à ne pas être pris au sérieux, mais à se faire porteurs d'une autre économie de la dépense et de la reconnaissance. La marge de jouissance qui existe au sein des jeux *de pouvoir* s'alimente de sacrifices et d'humiliations mutuellement échangées; le plaisir de commander est un plaisir *qui se paie*, et en cela le modèle de la domination biopolitique est tout à fait compatible avec toutes les religions qui fustigent la chair, avec l'éthique du travail et le système pénitentiaire, tout comme la logique marchande et hédoniste l'est avec l'absence de désir, qu'elle pallie.

En vérité, la communauté terrible ne parvient jamais à endiguer la puissance de devenir inhérente à toute forme-de-vie, et c'est cela qui permet d'en détraquer les rapports de force internes, de questionner le pouvoir jusque dans ses formes post-autoritaires.

8 TOUTE AGRÉGATION HUMAINE qui se place vis-à-vis de son dehors dans une perspective exclusivement offensive ou obsidionale *est* une communauté terrible.

Pour en finir avec la communauté terrible, il faut d'abord renoncer à se *définir* comme le dehors substantiel de ce que, ce faisant, nous *créons* comme dehors – «la société», «la concurrence», «les Bloom» ou autre chose. Le véritable ailleurs qu'il nous reste à créer ne peut être sédentaire, c'est une nouvelle cohérence entre les êtres et les choses, une danse violente qui rend à la vie son rythme, remplacé à présent par les cadences macabres de la civilisation industrielle, une réinvention du jeu entre les singularités – un nouvel art des distances.

9 L'ÉVASION EST COMME L'OUVERTURE d'une porte condamnée : d'abord on a l'impression de regarder moins loin : on quitte des yeux l'horizon, on se met à arranger les détails pour sortir.

Mais l'évasion n'est qu'une simple fuite : elle laisse intacte la prison. Ce qu'il nous faut, c'est une *désertion*, une fuite qui anéantisse en même temps la prison tout entière.

Il n'y a pas de désertion individuelle, à proprement parler. Chaque déserteur emporte avec lui un peu du moral des troupes. Par sa simple existence, il est la récusation en acte de l'ordre officiel; et tous les rapports où il entre se trouvent contaminés par la radicalité de sa situation.

Pour le déserteur, il y va d'une question de vie ou de mort que les relations qu'il noue n'ignorent ni sa solitude, ni sa finitude, ni son exposition.

10 LE PRÉSUPPOSÉ FONDAMENTAL d'une agrégation humaine soustraite à l'emprise de la communauté terrible est une nouvelle conjugaison des trois coordonnées fondamentales de l'existence *physique* : la solitude, la finitude et l'exposition. Dans la communauté terrible ces coordonnées se conjuguent sur le plan de la peur suivant l'axe des impératifs de survie. Car c'est la peur qui fournit leur consistance nécessaire à tous les fantômes qui accompagnent l'existence repliée sur ces impératifs – au premier rang desquels le fantôme de la pénurie si souvent introjecté comme horizon a priori et supra-historique de la «condition humaine».

Dans sa *Présentation de Sacher-Masoch*, Deleuze démontre que, par-delà la fixation psychiatrique du masochisme en perversion et la caricature du masochiste en contre-type du sadique, les romans de Masoch mettent en scène un jeu de dénigrement systématique de l'ordre symbolique du Père, jeu qui implique – c'est-à-dire présuppose en même temps qu'il met en acte – une communauté d'affections dépassant le partage des corps entre hommes et femmes; tous

0 NOTES POUR UN DÉPASSEMENT

quelques indications pour dépasser le malheur présent : mentions non exhaustives et non programmatiques...

les éléments qui constituent la scène masochiste convergent dans l'effet recherché : la ridiculisation pratique de l'ordre symbolique du Père et la désactivation de ses attributs essentiels – la suspension indéfinie de la peine et la raréfaction systématique de l'objet du désir.

Tous les dispositifs visant à produire chez nous une identification personnelle avec les pratiques relevant de la domination sont également, même s'ils ne le sont pas exclusivement, voués à produire en nous un sentiment de honte, de honte d'être soi autant que d'être un homme, un ressentiment qui vise notre propre identification avec la domination. Ce sont cette honte et ce ressentiment qui fournissent l'espace vital de la réplication continue de l'ordre et de l'action du Meneur.

On trouve ici la confirmation de l'existence du *nexus* inextricable entre peur et superstition constaté à l'aube de toutes les révolutions, entre crise de la présence et suspension indéfinie de la peine, entre *économie du besoin* et *absence de désir*. Cela dit en passant, et seulement pour rappeler combien est profonde la stratification des processus d'assujettissement qui soutient l'existence de la communauté terrible à l'heure actuelle.

De quelle façon le "jeu de Masoch" peut-il être généralisé et, révoquant l'alternative entre domination et soumission, évoluer en grève humaine?

De quelle manière le fait de se jouer des *nexus* de la domination peut-il produire le dépassement du stade de la mise en scène et laisser le champ libre à l'expression de formes-de-vie praticables?

Et, pour revenir à notre question de départ, de quelle façon de telles formes-de-vie pourront-elles conjuguer à nouveau solitude, finitude et exposition?

Cette question, c'est celle d'une nouvelle éducation sentimentale qui inculque le mépris souverain de toute position de pouvoir, mine l'injonction à le désirer et nous affranchit du sentiment d'être *responsables* de notre être quelconque, et par là solitaire, fini, exposé.

Nul n'est responsable du lieu qu'il occupe, mais seulement de l'identification avec son propre rôle.

La puissance de toute communauté terrible est ainsi puissance d'exister à l'intérieur de ses sujets en son absence.

Pour se libérer d'elle, il nous faut commencer par apprendre à habiter l'écart entre nous et nous-mêmes qui, laissé vide, devient l'espace de la communauté terrible.

Puis nous déprendre de nos identifications, devenir infidèles à nous-mêmes, nous *désert*.

S'exerçant à devenir les uns pour les autres le lieu d'une telle désertion,
Trouvant dans chaque rencontre l'occasion d'une soustraction décisive à notre propre espace existentiel,

Mesurant que seule une fraction infinitésimale de notre vitalité nous a été soustraite par la communauté terrible, s'est fixée dans l'énorme machinerie des dispositifs,

Éprouvant en nous-mêmes l'être étranger qui nous a toujours-déjà désertés et qui fonde toute possibilité de vivre la solitude comme condition de la rencontre, la finitude comme condition d'un plaisir inouï, l'exposition comme condition d'une nouvelle géométrie des passions, Nous offrant comme l'espace d'une fuite infinie,

Maîtres d'un nouvel art des distances.

Aber das Irrsal hilft.

(Mais l'errance aide.)

Hölderlin



POST-SCRIPTUM

Tout le monde connaît les communautés terribles, pour y avoir séjourné ou pour y être encore. Ou simplement parce qu'elles sont toujours plus fortes que les autres et qu'à cause de cela on y reste toujours en partie – tout en en étant sorti. La famille, l'école, le travail, la prison sont les visages classiques de cette forme contemporaine de l'enfer, mais ils sont les moins intéressants car ils appartiennent à une figure passée de l'évolution marchande et ne font plus que se survivre, à présent. Il y a des communautés terribles, par contre, qui luttent contre l'état de choses existant, qui sont à la fois attirantes et meilleures que «ce monde». Et en même temps leur façon d'être plus proches de la vérité – et donc de la joie – les éloigne plus que toute autre chose de la liberté.

La question qui se pose à nous, de manière finale, est de nature éthique avant que d'être politique, car les formes classiques du politique sont à l'étiage et ses catégories nous vont comme nos habits d'enfance. La question est de savoir si nous préférons l'éventualité d'un danger inconnu à la certitude de la douleur présente. C'est-à-dire si nous voulons continuer à vivre et parler en accord (dissident certes, mais toujours en accord) avec ce qui s'est fait jusqu'ici – et donc avec les communautés terribles –, ou si nous voulons interroger la petite part de notre désir que la culture n'a pas encore infesté de son pesant borbier, essayer – au nom d'un bonheur inédit – un chemin différent.

Ce texte est né comme une contribution à cet autre voyage.

I

Tout mouvement excède, par sa simple existence en acte, les finalités qu'il se donne. Le contenu de la lutte dont le mot d'ordre est : "Des papiers pour tous!" déborde évidemment ce mot d'ordre, sans quoi on ne s'expliquerait pas qu'elle mobilise tant de militants qui en ont, des papiers.

Si quelqu'un devait se borner à exiger des papiers pour tous, prétendant ne vouloir que cela, il s'enfermerait lui-même dans une contradiction : quand tout le monde aura des papiers, les papiers auront par là même perdu toute valeur. Celui qui réclame "des papiers pour tous!" réclame aussi, d'un point de vue objectif, que les papiers soient ultimement dévalorisés, anéantis.

En d'autres termes, le véritable contenu de la revendication "Des papiers pour tous!" pourrait se formuler ainsi : *il faut que tout le monde ait des papiers pour que tout le monde puisse les brûler.*

II

L'existence du prolétaire, de l'homme dépossédé de tout dont le "sans-papiers", en tant qu'aucun droit ne lui est reconnu, représente une figure, est l'occasion d'une mise en cause totale de la société qui l'a produit, ou le moyen de rendre désirable tout ce qu'elle produit. Le "sans-papiers" qui se bornerait à demander le droit de s'intégrer à un monde essentiellement nul, ne saurait être tenu pour meilleur que lui.

III

Les papiers d'identité constituent la forme archaïque d'une oppression devenue entre-temps beaucoup plus subtile. En prêtant une identité à quelqu'un, le pouvoir, en apparence, le reconnaît. En fait, ce n'est que lui-même qu'il reconnaît, c'est-à-dire l'une des identités admises par lui. Le pouvoir a besoin, pour s'exercer, de faire à chacun une identité, puis de le *ficher* à cette identité. Le libéralisme est solidaire de mécanismes de contrôle qui n'ont rien, on le voit, de "libéral".

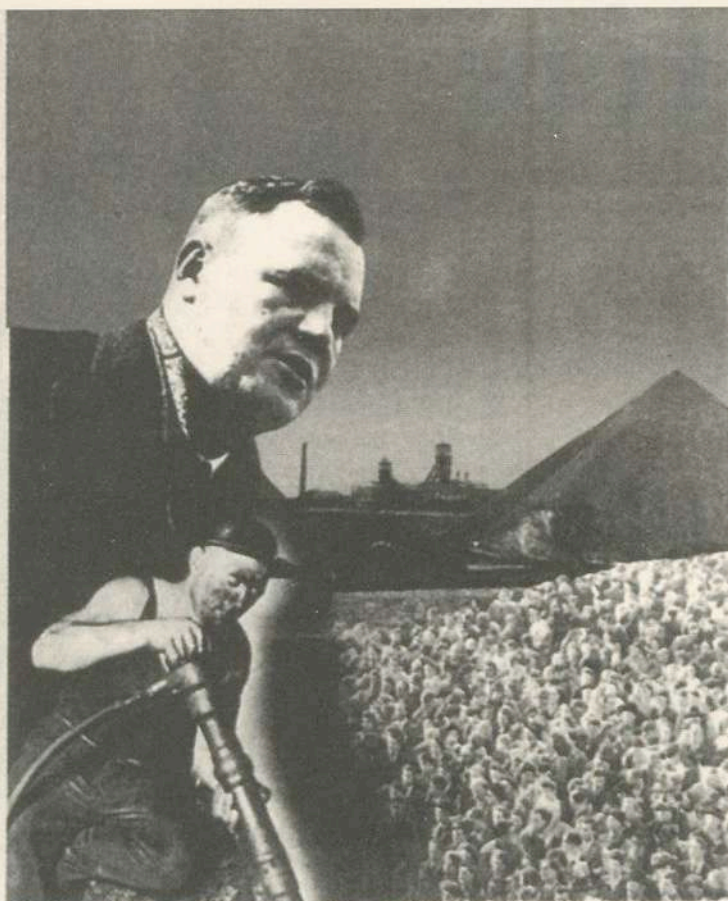
IV

Le refus du "cas par cas", de la "régularisation à la demande", est le refus d'un tel pouvoir qui procède par *individualisation*, par *subjectivation*. Le refus d'être paradoxalement fiché en tant que non-fiché.

V

La nécessaire solidarité entre fichés et non-fichés, entre ceux qui ont des papiers et ceux qui n'en ont pas, ne peut se faire que contre le principe du fichage, contre le principe des papiers. La lutte présente veut, tactiquement, que tout le monde ait des papiers, puis stratégiquement que ceux-ci soient, en tant que tels, abolis.

UN SEUL DEVOIR: **PRODUIRE**



A DIT

Maurice THOREZ aux mineurs

" Produire, c'est aujourd'hui la forme la plus élevée du devoir de classe, du devoir de Français.

Produire, c'est faire échec aux plans de la réaction, c'est préserver et renforcer l'alliance de la classe ouvrière avec les classes moyennes et avec les paysans.

Produire, c'est assurer le salut du pays, c'est permettre la reconstruction économique, la renaissance morale et culturelle de la France."

MAURICE THOREZ
Discours de Wasnes, 22 juillet 1945

**Les Démagogues flattent le Peuple !
Les Communistes l'appellent à l'effort !
En avant pour une République
fondée sur la Responsabilité Gouvernementale
devant les Elus de la Nation
POUR UNE FRANCE FORTE, LIBRE ET HEUREUSE**

LE PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS